Modèles linguistiques

53 | 2006

La préposition en français (I). Philologie et linguistique diachronique (domaine anglais)

Un siècle de linguistique en France (suite)

Modèles linguistiques

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/549>

DOI : 10.4000/ml.549

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

Pagination : 147-149

Référence électronique

Modèles linguistiques, « Un siècle de linguistique en France (suite) », *Modèles linguistiques* [En ligne], 53 | 2006, mis en ligne le 01 février 2015, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.549>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

© Modèles Linguistiques

Un siècle de linguistique en France (suite)

Modèles linguistiques

- 1 Le présent dossier s'inscrit dans le prolongement des cinq numéros que *Modèles linguistiques* a publié entre 1998 et 2001 sous l'intitulé général « **Un siècle de linguistique en France** »¹. Nous pensions alors qu'avec ces cinq volumes nous avions fait un tour d'horizon complet, lorsqu'il y a quelques mois, de manière tout à fait fortuite, nous avons découvert une lacune importante : où était donc passée la « philologie » ? Comment avons-nous pu faire cette impasse ?
- 2 Qu'étaient devenus, en particulier dans l'enseignement des langues, les fameux « certificats de grammaire et philologie » des facultés des lettres d'antan ? L'étude historique des langues par l'analyse critique des textes avait depuis longtemps quitté le devant de la scène, supplantée, du moins en France dans certains secteurs, parfois de manière brutale, par « la linguistique »². Mais dans quelles circonstances historiques précises, pourquoi et comment ce changement s'est-il opéré ? Comment était organisée auparavant l'étude linguistique des langues ? Quel en était le contenu ? Comment un philologue devenait-il linguiste ? Car enfin, les linguistes français encore intellectuellement actifs qui ont fait leurs études jusque vers la fin des années 1960 ont tous été formés à la grammaire historique, certains même à la grammaire comparée. Tel n'est plus le cas aujourd'hui.
- 3 Les deux approches — diachronique et synchronique — si nettement séparées de nos jours que l'étude diachronique des langues a, dans certaines disciplines, complètement disparu, sont-elles donc incompatibles ? Restent-elles malgré tout complémentaires ? En 1916, l'exemple de Saussure n'est guère éclairant ; si, d'un point de vue strictement théorique, dans le cadre d'un système en opération, il les sépare de manière radicale, le poids de l'histoire et de l'évolution est néanmoins constamment présent dans le *Cours*. Quelques années plus tard, au début des années 1920, Otto Jespersen, auteur d'une célèbre grammaire de l'anglais moderne en 7 volumes, déclare au contraire, dès la première phrase de *A Philosophy of Grammar*, et sans appel, que la linguistique est une discipline « historique ». Alors, linguistique ou philologie, synchronie ou diachronie³ ?

Le présent numéro entend apporter, dans le domaine de l'anglais, quelques éléments de réponse à certaines de ces questions.

- 4 L'occasion de découvrir la lacune signalée plus haut dans le panorama qu'offrait la revue a été la publication en Allemagne, l'an dernier, d'un ouvrage collectif en anglais, *Medieval English Language Scholarship* (voir références complètes à la note 1 de la contribution suivante). Vu son titre, ce livre était a priori susceptible d'intéresser une revue consacrée à la théorie linguistique et de l'aider à combler ladite lacune. Mais, au moins sous ce rapport, le livre en question est très décevant. À une ou deux exceptions près, il s'agit en fait, comme l'indique d'ailleurs un sous-titre discret, d'une collection d'autobiographies, celles de treize éminents médiévistes anglicistes de diverses nationalités — septuagénaires ou octogénaires — qui racontent leur vie d'universitaire, somme toute peu différente de celles d'autres universitaires dans d'autres disciplines : les études, les divers postes, les voyages, les publications, bref une série de CV personnalisés. Le lecteur a droit, dans certains cas, non seulement à la liste complète des conférences données à l'étranger (intitulés, dates et lieux), mais aussi des titres honorifiques, des doctorats *honoris causa*, des médailles ou autres décorations. Plus confidentiellement, on apprend même que tel ou telle a été secrétaire du club de hockey de son lycée. Touchant, mais incroyablement naïf » somme toute, comme on dit en anglais, « nothing to write home about ». La plupart de nos auteurs sont en fait tombés dans ce qu'on pourrait appeler a pour parodier le titre d'un ouvrage qui eut son heure de succès ' le « piège autobiographique » : une forme de narcissisme.
- 5 Si au moins le lecteur apprenait de quoi est faite cette fameuse « scholarship », en quoi consistait, et parfois consiste encore, la formation d'un « philologue », quels cours il a suivis, ce qui se disait de son temps, puis comment chacun a poursuivi sa recherche, selon quelles perspectives théoriques, avec quels résultats... En définitive, on aurait aimé découvrir comment on peut naître ou devenir diachronicien » comme, dit-on, on naît rôtiisseur, alors qu'on devient cuisinier » diachronicien avec toutes les variantes possibles (historien de la langue, philologue, paléographe, etc.) ' ? Mise à part une exception notoire (Roger Lass), aucune de ces autobiographies n'aborde vraiment ces problèmes.
- 6 On observera que la question inverse pourrait tout aussi bien se poser : comment peut-on ne pas être diachronicien ? Pis encore, comment ose-t-on ne pas l'être — si peu que rien ? Il ne s'agit pas là d'une question rhétorique. Elle est pleinement théorique. Pour rester dans le domaine de l'anglicisme, il suffit de consulter telle grammaire de l'anglais publiée en France il y a une quinzaine d'années pour constater l'étendue des dégâts que peut occasionner une rare ignorance de faits historiques dûment attestés, répertoriés, analysés. Toujours dans le domaine anglais, il y a peu d'années, un célèbre linguiste américain, invité à donner une conférence dans une non moins célèbre université parisienne, avouait ingénument, en réponse à une question sur l'étymologie de *any*, qu'il n'en avait pas la moindre idée (« Well, I don't have the story on that one »).
- 7 Il est vrai qu'on ne parle pas avec l'histoire de la langue, mais il n'en est pas moins vrai que la langue est le produit d'une histoire et que si, comme on a pu le dire, « ce n'est pas le langage qui est "intelligent", mais la manière dont on l'emploie », il faut bien admettre que toute langue s'est faite à partir d'emplois intelligents que, présentement, en synchronie pure, elle reflète. Ces évidences constamment en tête, on s'éviterait d'inutiles et risibles contorsions en sachant par exemple que *any* est historiquement un

dérivé de l'article dit indéfini, *an* en vieil-anglais. Si les lumières de la fin éclairent les ténèbres du commencement, les commencements sont parfois très éclairants.

- 8 Telles sont les raisons pour lesquelles *Modèles linguistiques* s'est proposé de commencer à combler une lacune concernant la recherche en diachronie. Pour des raisons qui vont apparaître plus loin, on s'est limité, dans ce numéro, à l'anglicisme. Le propos est, d'une part, de présenter la toile de fond historique et institutionnelle sur laquelle se sont développées les études philologiques d'anglais, d'autre part de donner un premier aperçu du contenu de ces études. On trouvera donc ici une esquisse historique, une interview de la doyenne des anglicistes qui fut l'élève du premier titulaire de la chaire de philologie anglaise en France et, pour terminer, une bibliographie thématique des travaux de linguistique historique et d'histoire de la langue.
- 9 Mais, pour commencer, voici une incroyable *histoire*...

NOTES

1. « Institutions et savoirs » (Tome XIX-2, vol. 38, 1998) ; « La sémantique » (Tome XX-1, vol. 39, 1999) ; « Saussure, Paris-Genève » (Tome XXI-1, vol. 41, 2000) ; « Morphologie et syntaxe » (Tome XXI-2, vol. 42, 2000) << Phonétique et phonologie » (Tome XXII-1, vol. 43, 2001).

2. D'après nos propres souvenirs et nos informations, ce remplacement a été particulièrement brutal dans les départements d'anglais, à telle enseigne que, depuis le début des années 1970, l'étude historique de la langue et celle des textes anciens n'y ont jamais été officiellement rétablies et rendues obligatoires dans le cursus. En d'autres termes, un étudiant d'anglais en France peut aujourd'hui se présenter aux concours de recrutement du secondaire (CAPES et Agrégation) sans avoir la moindre idée de l'évolution de la langue qu'il va être amené à enseigner. L'histoire de cette brutale mutation, qui fait partie de l'histoire générale des idées, reste à faire.

3. On trouvera un intéressant écho de ce type de débat dans l'article de J.-C. Chevalier, « Linguistique et philologie dans les débuts du CNRS (1936-1949) >>, *Modèles linguistiques*, vol. 38 (voir note 1), pp. 11-29.